

Littérature française

Les jours Ferrier

Sous la plume vibratile de Michaël Ferrier, Français de Tokyo, deux livres simultanés explorent les rides d'une cité sujette aux tremblements.

Par Jean-Baptiste HARANG

jeudi 18 novembre 2004 (Liberation)



On ne sait rien de Michaël Ferrier, sinon qu'il a écrit ces deux livres, et ce qu'ils en disent. L'un des deux ne signale pas l'autre, tandis que l'autre en annonce également un troisième qui ne nous est pas parvenu et dont nous ne connaissons que le titre étoffé : *Céline et la chanson, Du Grand Opéra à la chanson populaire, en passant par l'opérette, l'opéra-comique, l'opéra bouffe, la féerie et autres fredaines... de quelques oreilles que la poétique de Céline prête aux formes chantées*, essai, Editions du Lérot, 2004. Celui des deux livres qui tait les autres dit : «Après une enfance en Afrique et dans l'océan Indien, Michaël Ferrier enseigne la littérature à Tokyo, où il vit depuis dix ans.» Tokyo est le titre de l'autre livre, qui précise : «Michaël Ferrier. Sa grand-mère était indienne, son grand-père mauricien. Né en Alsace, il passe son enfance en Afrique et dans l'océan Indien, puis fait des études à Saint-Malo et à Paris. Il enseigne maintenant la littérature à Tokyo, où il vit depuis dix ans.» Ces informations n'étant pas contradictoires, on les suppose exactes et on imagine ce qu'elles ne disent pas, que ses grands-parents éloignés lui ont donné un teint cuivré et des yeux clairs, que la littérature qu'il enseigne est la française, que de telles études et carrière lui donnent un peu plus (voire beaucoup plus, mais nous n'y croyons pas) de trente ans.

On comprend, en tenant ces deux minces volumes entre les mains, que Michaël Ferrier a réussi ce à quoi peu d'auteurs échappent : il n'aura jamais eu l'occasion d'être jugé sur ces coups d'essais que les rentrées littéraires jugent entre indulgence et condescendance, les premiers romans, puisqu'il en publie deux de front sans qu'on sache lequel des deux a commencé. On dit deux romans pour simplifier car seul celui de Gallimard, *Tokyo, petits portraits de l'aube* porte la mention «roman», alors que le narrateur est un jeune Français, professeur de littérature à Tokyo, prénommé Michaël, tandis que celui d'Arléa, *Kizu*, sans mention de genre, est raconté par un Japonais de souche perdu entre sa vie et son cauchemar.

«Kizu, dit l'exergue, est le nom que l'on donne au Japon à la blessure, lésion légère ou plaie tranchante. Griffure, fêlure, coupure, il désigne aussi bien un trouble profond de l'âme que la trace d'un canif sur la table, une entaille à la surface d'un fruit.» C'est pourtant le mot «lézarde» que Ferrier a choisi de mettre entre parenthèses sur la couverture, on comprendra pourquoi à quelques pages de la fin lorsque de cette blessure, qui court des fronts et des âmes jusqu'à gagner les murs et les villes, surgiront toutes sortes de lézards, margouillats, orvets, tarentes, tupinambis, scinques ou amphibènes. Mais ces choses et ces bêtes n'arrivent pas d'un coup, le texte se présente comme le récit mélancolique d'un homme peu enclin à la confiance, marié, quitté, esseulé, amoureux désabusé d'une autre jeune fille qui quitte le texte sur la pointe des pieds après s'être remaquillée. Discret humour d'un exotisme à l'envers, d'un Institut français au Japon perdu : «Il y a aussi une brasserie, où je pouvais boire ce délicieux alcool français qui se nomme pastis, d'une belle couleur jaune comme un pamplemousse d'été. C'était le lieu idéal pour ne rien faire et attendre la suite.» Et ça tombe plutôt bien puisque notre homme ne fait rien et que tout se craquelle : «Je compare souvent ma vie à un bâtiment qui commencerait à être gagné par des fissures (...). Il n'y a rien d'autre à faire qu'à écouter et, en quelques instants, les fissures frémissent sur les murs d'albâtre, la ville entière est prise dans un ruissellement (...). Je ne sais pas pourquoi mais les fissures viennent toujours par les escaliers (...). Lorsque vous prenez la rampe pour vous y appuyer, vous ne vous méfiez pas : mais, déjà, les fissures courent dans vos bras.» La fin vient par les rides, celles du cou gagnent le visage, celles de la mer le rivage et font trembler le cœur du monde, on peut s'accrocher au pinceau lorsque le séisme s'abat sur l'échelle de Richter : «Tokyo est une bête, une bête blessée, agitée de soubresauts nerveux.»

Tokyo est tout entier dans l'autre livre, *Tokyo, petits portraits de l'aube*, celui qui se prétend roman et où tout a l'air vrai, comme dans les vrais romans, et le lecteur est prévenu : «Il est évident qu'aucune des personnes ci-après n'a jamais existé, du moins sous une autre forme que fictive. Cependant, il y a dans le monde tant de gens qui s'appliquent à ressembler à des personnages de fiction et pour certains, à des caricatures qu'on ne peut tout à fait exclure qu'elles n'existent pas. Ce sont des gens comme vous et moi, des formes improbables dans le brouillard de l'aube.» A relire de plus près cet avertissement («on ne peut tout à fait exclure qu'elles n'existent pas»), il dit exactement le contraire de ce qu'il semble annoncer. Et tant mieux pour eux s'ils existent, tous ces gens «comme vous et moi», cette folle à la voix rauque, «il est difficile d'être fou. Être fou, c'est encore une longue impatience, suffit pas de faire le zouave avec des lambeaux de phrases, il faut que ça tourne à l'univers et déplace les lunes, il faut que toute la planète entre dans votre délire (...). Elle y arrivait assez bien (...): elle formait de plus en plus à elle seule son propre peuple», elle aussi voit des lézards lui entrer dans le corps. Et tous les autres, Tokyoïtes nocturnes,

alcoolisés de subtils sakés, Tokyo pris à revers de ses clichés de néon, Tokyo des ruelles, des escaliers dérobés par ces voleurs d'instant rares, ses savants encanaillés avec conscience et jubilation, *«il n'y a guère que les grandes plumes molles des romancières à la mode pour dépeindre un peuple triste et terne, irrémédiablement respectueux de la hiérarchie, figé dans ses costumes et ses coercitions»*. Ni Ferrier, ni Michaël le narrateur n'ont la plume molle, car, *«pendant qu'on écrit un caractère chinois, il ne faut pas respirer. Le pinceau court sur le papier, la main pense toute seule (...). La vie se trace dans un souffle, il n'y a rien d'autre à raconter»*. C'est ce souffle même que raconte la seconde partie du livre, avec la description de quatre kanjis, minutieuse et évidente, comme si l'auteur dessinait ces idéogrammes avec la propre main du lecteur, dans son propre geste, si bien que lorsque s'ouvre cette chambre du fond, sur le maître calligraphe, aveugle et taiseux, *«le silence est un chien noir qui suit l'homme sans aboyer»*, on retient son propre souffle pour voir le trait qui danse : *«Il trace comme on abat un grand arbre, comme on désarme un adversaire, comme on engloutit une poire, comme on dénoue le cordon d'un sac.»*

Michaël Ferrier écrit ainsi, des coups d'éclairs qui brisent la lenteur, des histoires simples et des hommes compliqués, son Japon tremble, ni sa main, ni sa plume.

Michaël Ferrier
Tokyo, petits portraits de l'aube
Gallimard, 120 pp., 10,50 €.
Kizu (La lézarde)
Arléa, 80 pp., 12 €.